



ESSAI

*Hommage de
l'auteur*

SUR LE

MAUVAIS GOÛT

DANS LA

LITTÉRATURE

CANADIENNE

PAR

J. O. FONTAINE

Vice-Président de l'Institut Canadien de Québec.

QUÉBEC.

DES PRESSES DU "CANADIEN"

No. 40, Côte de Léry.

1876

ESSAI
SUR LE
MAUVAIS GOÛT
DANS LA
LITTÉRATURE
CANADIENNE

PAR

J. O. FONTAINE

Vice-Président de l'Institut Canadien de Québec.

QUÉBEC :
DES PRESSES DU " CANADIEN "
No. 40, Côte de Léry.

1876

AVERTISSEMENT.

Comme je l'avais prévu, plusieurs personnes s'obstinent à voir dans ma conférence le portrait de certains écrivains ; c'est une injustice : si j'avais voulu désigner des personnages réels, j'aurais suivi la règle que j'ai défendue ; j'aurais indiqué les qualités bonnes et mauvaises de chaque auteur. Mais pour chaque tableau, j'ai fait poser dix hommes de lettres au moins, et l'on n'a qu'à lire la collection complète de nos revues pour se convaincre que les *Alcippe*, les *Bias*, les *Timantes* sont plus nombreux qu'on ne le croit.

Je désespérerais pourtant de réfuter victorieusement l'accusation malicieuse dont je suis l'objet si nos littérateurs avaient le travers qu'un misanthrope leur prêtait jadis.

“ L'homme de lettres, disait-il, l'homme de lettres médiocre j'en tends, c'est Narcisse amoureux de lui-même ; il s'admire sans cesse, il pose en modèle pour les contemporains, il se promet l'immortalité. Dans son opinion tout le monde le connaît, tout le monde a les yeux sur lui ; et ses ouvrages attirent seuls l'attention du public. Entre-t-il au théâtre, ou dans quelque assemblée, il lui semble entendre murmurer son nom par l'auditoire. S'il se promène par les rues, sa démarche est imposante et fière, comme il convient à un homme de son espèce sur lequel chacun attache ses regards. Célèbre-t-on dans un discours ou dans un journal la littérature du pays, il s'approprie modestement l'éloge en entier, et n' imagine pas qu'on puisse désigner un autre que lui. Son orgueil n'a d'égale que son humilité. La moindre critique le blesse au vif ; n'allez pas répéter devant lui qu'une partie de nos auteurs sont sots ou médiocres, que leur style

“ est lourd, ampoulé, ridicule, il accepterait le compliment pour lui-même, peut-être parceque, à ses yeux, il représente seul nos lettres, et que les autres écrivains

“ Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas. ”

“ Si vous dites, par exemple : “ Les chroniqueurs et les romanciers du jour imitent le Ménippe de La Bruyère et se parent, comme le geai, des plumes du paon ; ” il s'écrie : “ Je ne connais pas La Bruyère, et je ne sais qui est Ménippe ; vous êtes un imposteur et un calomniateur ! ”

“ En un mot, l'homme de lettres médiocre est son propre dieu, et il croit son culte universel ; il s'adore tous les jours, et l'Arabe entière ne pourrait produire l'encens qu'il brûle sur ses autels.”

Ces sombres propos ne doivent surprendre personne, car ce misanthrope, dit la légende, n'avait jamais lu que des livres improvisés, et il avait puisé dans son ennui une haine invincible contre tous les auteurs. Heureusement pour les lettres canadiennes, si les auteurs incapables sont trop nombreux, on compte en revanche plusieurs hommes distingués, maîtres dans l'art d'écrire, et dont les œuvres aimées du public font oublier tant et de si mauvais écrits.

DU MAUVAIS GOUT

DANS LA

LITTÉRATURE CANADIENNE.

ESSAI LU A L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC, LE 2 MARS 1876,

Par M. J. O. FONTAINE.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs.

La hardiesse, téméraire peut-être, qui m'a fait choisir le sujet de cette conférence me porte à craindre de ne pas trouver grâce devant vous ce soir. Je viens parler des travers de notre littérature canadienne et signaler les défauts de nos écrivains, sans avoir, je l'avoue, aucun droit de me poser en censeur. Aussi n'est-ce qu'à titre d'essai que je soumets mon travail. Du reste, dans mes appréciations, loin de me fier à moi-même, je tâcherai d'être l'interprète de tout le monde. En matière de goût, le public est juge et les ouvrages qui lui déplaisent sont presque toujours de mauvais ouvrages. Je me suis contenté de rechercher par quelles causes nos écrivains méritent l'indifférence du lecteur, et, si je suis sévère parfois, vous êtes mes complices, car vos moqueries, vos dédains et votre ennui sont les dénonciateurs qui m'ont révélé de méchants écrits. Je crois donc avoir quelque droit de compter sur votre indulgence, et j'espère que vous voudrez bien me l'accorder.

Je vous prie en outre de ne pas me taxer d'injustice si ma bouche est muette ce soir sur les mérites de nos

écrivains. Ce serait une double peine pour moi d'encourir vos reproches quand par la nature même de mon sujet, je me prive de rendre hommage à des hommes de lettres que j'admire et dont il me serait si plaisant de louer devant cet auditoire les éclatantes et solides qualités. Mais je suis un peu comme le poète : « Video meliora proboque, deteriora sequor ; » je connais les bons ouvrages et je les approuve, mais je vais parler seulement des sots livres et des mauvais auteurs.

Un conférencier plus habile et plus autorisé, M. Legendre, a d'ailleurs développé devant vous, il y a quinze jours à peine, l'histoire de la littérature canadienne, et dans les appréciations éloquentes que vous avez applaudies, il a su payer à nos célébrités contemporaines le tribut de louanges qui leur est dû.

La mode règne dans le monde sous le patronage de la plus aimable partie de l'humanité, et courbe tout sous sa loi. La littérature n'a pas échappé à ce despotisme et s'est revêtue de différentes couleurs, d'ornements divers, selon le penchant du jour, les mœurs de l'époque, ou suivant l'impulsion donnée par les hommes de génie. Chaque siècle a

son caractère particulier. Horace et Virgile n'écrivent pas comme Homère ni Pindare ; Corneille et Racine diffèrent d'Euripide et de Sophocle, et l'auteur qui voudrait imiter servilement aujourd'hui ces grands classiques et mépriser ce qui plaît à notre siècle, n'obtiendrait aucun suffrage : il faut être de son temps. Il n'est donc pas question de s'enrôler dans l'armée classique ou dans l'armée romantique, mais, tout simplement, d'examiner les vices dominants de nos hommes de lettres, quelque soit leur drapeau.

Tout homme qui a le sentiment du beau évite ce qui choque le regard, l'oreille ou la pensée. Quelque soit le genre qu'il adopte, il sait plaire en se conformant aux règles du goût. Le bon goût sera mon criterium, c'est-à-dire, mesdames et messieurs, je ne ferai que redire vos jugements.

Je l'ai dit tantôt, la femme est la reine de la mode, une reine souvent accusée de caprices ; mais dans ses fantaisies, elle n'oublie jamais que son empire est dans l'art de plaire, aussi quelque parure qu'elle revête, qu'elle porte une fontange ou que sa tête soit ornée d'une résille, elle sait donner à tout une grâce particulière, et par un prodige de goût faire admirer les toilettes les plus excentriques, le chignon le plus audacieux.

Ce tact exquis, ce sentiment intime du beau manquent trop souvent à l'homme, surtout s'il se fait écrivain.

Bien écrire, c'est se conformer dans le choix des sentiments et des pensées aux règles du bon sens, c'est, dans l'arrangement des phrases, dans la disposition du sujet, rechercher la clarté, le naturel, la variété, l'harmonie. Ces qualités ne sont pas l'apanage exclusif d'une école, mais elles se trouvent chez ces auteurs fameux dont la gloire s'accroît d'âge en âge, et que tous les peuples reconnaissent comme les maîtres du goût.

Il nous est malheureusement difficile de rester dans des limites déjà

si larges ; l'esprit s'y trouve encore à l'étroit et se révolte pour chercher des lois nouvelles loin des sentiers battus.

Les succès, parfois brillants, obtenus par l'audace en dépit du bon sens, ont enflammé la gent littéraire et, de plusieurs on peut dire avec le poète :

« La plupart emportés d'une fougue insensée
Toujours loin du vrai sens vont chercher

leur pensée.
Ils croiraient s'abaisser dans leurs vers
[monstrueux
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser
[comme eux."]

La critique, qui seule pourrait mettre un frein aux sottises du temps, reste muette. Il semble qu'il y ait une conspiration universelle pour étouffer toute appréciation impartiale des auteurs, tant on se hâte de baillonner le profane qui ose juger un ouvrage, et en signaler les défauts comme les beautés.

A ce sujet, permettez-moi de vous raconter un apologue.

Il existait au moyen-âge une société de gens de lettres connue sous le nom de « *Confrérie de Mu et Los et Renom.* » Le but de l'association était de procurer la célébrité aux auteurs, en leur épargnant les déboires qui précèdent la popularité. Tous les membres étaient tenus de se louer mutuellement, tant dans leurs ouvrages que dans leurs discours, et pour prévenir tout scrupule de conscience, jamais on ne devait lire le travail d'un confrère qu'après en avoir fait un éloge pompeux.

Comme vous le pensez bien, mesdames et messieurs, troubadours, trouvères, compagnons de la gaie science s'agrégèrent en foule au nouvel institut : et le monde fut rempli d'Homères et de Virgiles. La gloire devint une conquête facile, et l'on ne fut plus obligé pour l'acquérir de s'évertuer durant de longues années à produire des chefs-d'œuvre. La moindre improvisation suffisait pour s'élever au premier rang sur l'aile de la réclame et pour être réputé l'égal des plus grands auteurs. Une chose digne de remarque, c'est que les

hommes de génie refusèrent toujours de s'adjoindre ; ils acceptaient sans doute les louanges, — l'encens plait, même aux dieux. — mais leur raison répugnait à louer le plus infime poëte. Nonobstant ces quelques abstentions, la société fut très-nombreuse ; mais à la fin, les éloges, improvisés comme le reste, devinrent de si mauvais goût que personne ne les voulut lire, et l'association tomba sous les dédains publics.

Toutefois l'esprit s'en conserva chez la race littéraire ; les barbouilleurs de papier regrettèrent toujours ces commodités usagées du passé, et travaillèrent souventefois à les remettre en vigueur. Il se fit une grande tentative en ce sens sous Louis XIV ; heureusement les sifflets de Molière et de Boileau tuèrent l'entreprise. C'est alors sans doute que, pour fuir leur franchise importune, et suivre à son aise les coutumes des anciens jours, Vadius passa en Amérique où sa postérité vit et règne encore aujourd'hui.

Tous les hommes de lettres présents ce soir, sont, j'en suis sûr, des Alcèstes en littérature, et n'approuvent que les ouvrages marqués au coin du bon goût, aussi, puis-je dire sans crainte de blesser personne, que la manie de l'apothéose mutuelle est trop répandue parmi nous.

Au premier sonnet, au premier article, tous les littérateurs s'empres- sent d'applaudir en criant : *Dignus, dignus, dignus intrare*, et l'on passe au rang des Dieux.

Quelques puristes voudraient peut-être un peu plus de sévérité, mais on leur dit : Notre pays est jeune et notre littérature dans l'enfance ; il ne faut pas décourager la jeunesse en exigeant la perfection.

A cette objection, je puis répondre avec le poëte : " Opposez-vous au mal avant qu'il s'enracine, s'il séjourne, il rend vain l'art de la médecine. " D'ailleurs nos pères nous ont légué une belle langue, la langue de Racine et de Bossuet, et nous ne pouvons prétendre la perfectionner. Notre de-

voir est plutôt de la maintenir dans sa pureté, en imitant les grands maîtres dans leur clarté, leur noble élégance, leur concision. Qu'importe à la province si la critique étouffe quelque centaine de mauvais écrits, et si les intrus dans la carrière littéraire deviennent maçons, si c'est leur métier ? Produire peu, mais donner de bons produits est une devise française qui devrait être notre règle. Qu'on ne laisse passer que des œuvres de bon aloi, et les hommes de talent s'en trouveront mieux. Certains aujourd'hui de l'indulgence publique, ces derniers ne polissent plus leurs ouvrages, et, à part un peu d'originalité, rien ne les distingue des mauvais auteurs.

La crainte des sifflets leur serait salutaire, et plus tard ils seront reconnaissants d'une rigueur qui leur vaudra une gloire durable au lieu d'éphémères succès.

Une chose à déplorer c'est notre esprit d'imitation : il semble qu'un canadien-français ne puisse imaginer rien de passable, et qu'il lui faille absolument tout emprunter aux étrangers. On copie sans cesse, et souvent même, par une imitation multiple, on trouve moyen de singer dans une même page dix auteurs à la fois. On s'en approprie surtout merveilleusement les défauts, sans jamais s'élever jusqu'à ces qualités, jusqu'à ce je ne sais quoi qui est le propre du génie. Poètes, romanciers, journalistes, presque tout le monde, veut faire du Hugo, du Balzac ou du Dumas. L'enflure, l'incorrection, les longueurs, les redites, les trivialités sont à l'ordre du jour. J'ouvre un livre au hasard et je tombe sur une platitude.

Alcippe est grave et sentencieux ; tout lui est matière à axiôme. Au tour qu'il donne à sa phrase vous croiriez qu'il émet une maxime nouvelle destinée à devenir le refrain de l'humanité. A ce jeu, il est plus fécond que Sancho en proverbes, et il rendrait des points à Victor Hugo. Si ces expressions prétentieuses si gnifiaient quelque chose, passe en-

core, mais ce n'est qu'un assemblage de mots discordants ou des vérités de la Palisse. Alcippe est l'inventeur des pensées suivantes : « Un pleur, c'est un souvenir » ; « les gens dans l'infortune sont malheureux » ; « la vaillance est l'apanage des cœurs courageux. »

Comment nommerais-je celui-ci ? Comment attribuer à un seul un travers qu'il partage avec tant d'auteurs ! Ciel ! quelle abondance d'épithètes ! quel amas de comparaisons ! Tous les adjectifs de la langue française trouvent place en ses écrits et sont jetés au hasard autour de chaque substantif, escortés d'abverbes pesants. Citons en quelque chose : « L'impitoyable et horrible bourreau, pour n'épargner à la jeune fille aucune des douleurs pénibles dont il voulait que son cœur torturé et endolori fut saturé mit cruellement devant ses yeux hagards l'image aimée de l'infortuné et malheureux Arthur. »

Timantes ne peut parler d'une personne sans la décrire à l'instant de la tête aux pieds. Il donne la largeur du front, la longueur du nez, les nuances du teint. Les détails de toilette feraient croire qu'il est le mari d'une modiste. Il consacre une page entière à décrire la taille élégante et le pied mignon de mademoiselle Cléopée.

Qu'il me soit permis de citer ici deux descriptions empruntées à *Théophile Gauthier*. Elles vous prouveront que nos plus fiers romantiques ne sont que des novices dans l'art d'être ridicules et que leurs maîtres vivent par delà les mers.

Voici d'abord un portrait de Mademoiselle Mars :

« Hélas ! ce charmant sourire d'où jaillissait l'esprit avec un écarlate nacré ; ces yeux furtifs et pleins de séductions dont chaque étincelle tombait sur de la poudre ; ce langage si doux, si rythmé, si mélodieux qu'il faisait demander à quoi pouvait servir la musique ; cette intelligence qui semblait comprendre

tout, qui ajoutait à tout, et surprenait le poète par les sens nouveaux et les percées inattendues qu'elle lui révélait dans son œuvre, rien de tout cela n'a laissé de trace, pas plus que la barque sur l'eau, que le vol du papillon dans l'air ; et encore le papillon colore-t-il les mains qui le poursuivent de la poussière de ses ailes. Personne ne peut décrire ce geste, peindre cette intention, noter cette inflexion de voix »

Pauvre *Oronte*, né deux siècles trop tôt, si tu vivais aujourd'hui, quelles couronnes ne cueillerais-tu pas avec ton sonnet !

Apprenez maintenant, Mesdames et Messieurs, ce qu'étaient les mains de Mademoiselle Ida Ferrier.

« Les belles mains sont peu remarquées dans la foule. Les regards d'une salle vont tout de suite à la figure et à la taille d'une actrice, mais c'est dans ceux qui les recherchent un goût pur et raffiné de connaisseur. De même que les botanistes ne s'adressent pas toujours aux fleurs les plus apparentes, il y a toujours dans une grande foule quelques artistes qui, sous des touffes de rubans et de dentelles, vont chercher les mains comme les fleurs les plus rares et les plus choisies du jardin de l'amour.

La blancheur éblouissante des mains de Mlle. Ida est tempérée par une molle transparence de veines bleues ; les attaches du poignet ont une souplesse et une fermeté telle que nous ne saurions les comparer qu'aux anneaux d'une couleuvre ; le dos de la main est lisse, ciselé comme une camée antique, fouillé de belles fossettes pleines d'ombre, l'intérieur, relevé de petits monticules, et traversé de lignes calmes est une charmante carte de géographie du monde de la beauté ; les doigts aisément pénétrés de lumière brillent au soleil comme des perles ; ils pourraient au reste se passer de bagues, car ils ont tous un ongle fait de la plus belle nacre, un vrai bijou pour lequel je donnerais le diamant de *Cléopâtre* si je l'avais. »

Quiconque applaudit à de telles mignardises peut-il ne pas apprécier la description des mains d'Agnès Sorel dans la *Pucelle* de Chapelain ?

"On voit hors des deux bouts de ses deux
Sortir à découvert deux mains longues et
[courtes-manches
blanches,
Dont les doigts inégaux mais tout ronds et
[menus
Imitent l'embonpoint des bras ronds et
[charnus."

Peut-il ne pas s'extasier devant l'ingénieuse idée de St. Amand lorsque, dans son *Moïse Sauvé*, il fait traverser la Mer Rouge aux Hébreux ?

... "Là dans des remparts que l'œil peut
[transpercer
Les poissons ébahis les regardent passer."

En lisant ces descriptions, j'ai souvent essayé d'en réunir les traits épars, et de me représenter, par exemple, une beauté avec "*des yeux couleur de mer claire, un nez comprimé comme sous la pression d'une forte pensée, des joues où le printemps a semé ses grâces et l'été ses couleurs, des dents de perles, une bouche façonnée par Vénus elle-même, un menton &c., une gorge &c., des mains &c.* A peine rendu à la moitié, j'oublie ce que je veux entendre par "*des yeux couleur de mer claire,*" et mon type s'enfuit inachevé.

Je préfère l'auteur modeste qui me dit : "La blonde Florence avait de grands yeux bleus, la taille svelte et légère, les traits d'une régularité parfaite ; il y avait dans toute sa personne tant de charme, tant de grâce dans tous ses mouvements qu'on ne pouvait la voir sans s'écrier : Qu'elle est belle !"

Avec ces quelques traits, je me crée facilement une belle idéale en prenant pour type la plus charmante blonde ou brune de mes connaissances ; et je n'ai que l'embarras du choix.

Cléon est passionné des images et il remplit son discours de métaphores, de catachrèses, de métonymies, sans jamais se préoccuper de la justesse ou de l'à-propos. Je l'ai

entendu faire un curieux usage de la gradation dans la description d'une tempête : "Un calme indicible pesait, dit-il, sur la nature entière, qui, après cet immense effort, paraissait fatiguée, épuisée, évanouie, morte enfin."

C'est comme ce porteur de mauvaises nouvelles qui disait à une femme : "Votre mari est indisposé, sa maladie est assez grave ; il est à l'agonie ; il est mort depuis deux jours."

"Les arbres semblaient s'incliner pour lui souhaiter la bienvenue, et les petits oiseaux chantaient amoureusement autour d'elle comme épris d'une si rare beauté ; la brise elle-même semblait retenir son haleine pour n'effleurer que légèrement le doux visage d'Eléonore,....." Ici est le pathos de *Gunophile* ; il rongerait de parler sans galimatias, de dépeindre sans afféterie, d'écrire sans émettre des pensées ridicules. Il est de l'école des *Précieuses*, et si je vais chez lui, je crains toujours qu'il ne me dise : "Contentez donc l'envie que ce fauteuil a de vous embrasser."

Ce foudre de guerre, cet athlète qui croit porter la massue d'Hercule, c'est le polémiste *Antoine*. Sa voix est terrible, son geste impétueux, il ne procède que par imprécations, apostrophes, interjections. Tous ceux qui l'attaquent sont monstres à figure humaine, ou vers de terre. Les héros d'Homère sont moins féroces en injures : aussi jamais écrivain ne fut plus redouté. Cependant, retranchez ces mots tapageurs, ces grossièretés, il ne reste rien d'Antoine ; son raisonnement est faible et sans suite, il délaye péniblement une pensée incidente en deux colonnes, tandis qu'il signale à peine les grandes vérités. Il a prouvé d'avance la nécessité de la confédération, non parce qu'elle sature l'autonomie de la race française, mais parce qu'elle devait amener la réduction des droits sur le tabac.

Tel n'est point l'émule de cet Achille. Toujours poli, toujours gentilhomme, il badine avec grâce, ceu-

sûre avec délicatesse, et son langage est châtié, toujours français; sa phrase nette, concise, élégante et d'une admirable clarté. Nul ne sait mieux manier l'ironie, nul ne sait mieux démasquer le ridicule; il lance ses traits d'une main sûre, certain de toucher le point faible de l'ennemi. On éprouve en le lisant ce charme indicible, cette paisible gaieté que savent seuls faire naître les gens d'esprit. Et pourtant, qui le croirait? ces qualités sont un malheur pour l'aimable écrivain: le public, surpris de le comprendre sans peine, s'écrie qu'il n'est pas sérieux.

La manie de *Bias* est singulière: il ne procède que par digressions, comme ces vieillards à qui tout rappelle des épisodes de leur jeunesse. Il ne peut raconter un fait sans énumérer ce qu'ont pu faire au même moment les autres mortels. Il ne dira pas, par exemple, "À quatre heures, j'ai passé sur la rue St. Jean," ce serait trop simple; mais: "Il était quatre heures, l'heureux temps de la journée où l'avocat déroba un peu de temps à la veuve et aux orphelins, pour se reposer; où le notaire acheta un proteste des billets; où la jeune fille, armée de tous ces attraits, part à la conquête des cœurs; où les écoliers jouissent de leur courte récréation, etc., (l'énumération remplit deux pages), à quatre heures, dis-je, j'ai passé sur la rue St. Jean."

Nicaise est un esprit brillant, un véritable homme de lettres; son style est varié, rapide, élégant, et, quoi qu'il écrive, on le lit avec plaisir. Sérieux à ses heures, il développe savamment la thèse la plus épineuse: c'est un bon publiciste; il vous égayera demain par les récits les plus gais, les idées les plus paradoxales. Il a dépeint avec tant de verve les embarras de Québec, qu'on les bénit presque d'inspirer de si plaisants écrits. La relation de ses voyages, est semée d'anecdotes piquantes, de traits charmants, de causeries délicieuses et souvent éloquentes: c'est le vrai chroniqueur.

Nicaise n'a pu toutefois se défendre

de l'enflure et du mauvais goût. Son plus grand travers est de consacrer des pages entières à parler de l'imense, de l'infini, de l'inconnu, trois choses qu'il ne peut comprendre, et dont il prétend nous donner une idée.

Calino, Prudhomme et compagnie comme on les appelle en France, passe et leur vie en quête de calembourgs; dans leurs écrits, comme dans leurs discours, ils aiguissent sans cesse quelque pointe obscure. Vous vous étonnez de les voir torturer une phrase, et la défigurer au point d'en faire une énigme, attendez-vous à la voir finir par un misérable jeu de mots. Cette espèce est insupportable dans les journaux comme dans les salons, et je ne sais pourquoi l'on décore du titre de gens d'esprit les sots qui la composent.

Avoir de l'esprit, c'est amener une conversation ou un écrit par des pensées fines, délicates, justes; c'est donner un tour piquant à toutes les observations, citer à propos un fait, un trait d'histoire et varier agréablement le discours sans fatiguer personne.

L'homme d'esprit possède l'art de charmer; quelque soit son interlocuteur, il devine d'instinct le langage qui lui plaira le mieux. Si quelquefois il se permet une pointe, c'est pour amener des rapprochements naturels, faciles à saisir, et quand il est sûr d'être compris.

On l'entend sans fatigue et tout le monde dit de lui: Qu'il est aimable!

Il n'en est pas de même des faiseurs d'esprit. Dans une récente soirée où le malheur m'avait conduit, la compagnie était composée de calembourgristes. Rien n'était plus étrange que de les voir à l'œuvre: chaque phrase amenait un jeu de mots, et l'on eût juré qu'ils avaient collaboré au dictionnaire des homonymes. Occupés sans cesse de trouver un calembourg nouveau, ils ne prêtaient aucune attention aux propos de leurs voisins et les honoraient à peine d'un sourire distrait; une sottise enfantée, ils devenaient en

travail d'une autre, convaincus de notre profonde admiration.

Voici un de leurs mots. Après les rafraîchissements, l'un d'eux s'écria : Nous sommes tous semblables à Dieu ! On le pria de s'expliquer et nous apprîmes que nous avions fait des *planètes* (plats nets). On fut trois quarts d'heure sans comprendre. Ce chef-d'œuvre, tiré de Rabelais, rendit ses confrères fous de jalousie.

Les poètes, sauf d'honorables exceptions, se jettent dans tous les travers que je viens de signaler, et souvent la muse romantique les entraîne dans des sentiers ignorés du bon sens. Les productions difformes de la plupart des rimeurs sont, à vrai dire, inoffensives, car le lecteur les dédaigne ; mais, à côté de ces Chateaulains, se trouvent des auteurs inspirés et qui méritent d'attirer l'attention publique, quoique leurs œuvres soient trop souvent déparées par des vices empruntés à l'école du jour. Dans mes cartons je trouve la critique d'un de leurs principaux défauts, et je me permets de la citer ici.

« Il est une autre sorte de hors d'œuvre plus inoffensif, je veux parler des *réveries*, *fantaisies* et au res, eux d'imagination où se plaisent les poètes, et qui font fuir le lecteur. Quand Lamartine composa la première harmonie il ne prévoyait pas, sans doute, les sottises qu'il en naîtraient, car il l'eût jetée au feu. Le moindre poëte au vent maintenant l'imiter. Le genre consiste à faire des phrases sur la lune, les étoiles, le vent, les fleurs, les bosquets, et c'est une faute d'y mettre des pensées.

Un poëte prend sa lyre, et gravit majestueux la colline prochaine ; de là il s'adresse à un confrère et lui chante un couplet :

Des forêts murmurantes
Orchestre aux mille voix,
Ouragans et tourmentes,
Cascades écumeuses
Grognant au fond des bois.

Le confrère saisit alors son violon,

s'avance non moins majestueux sur la plage voisine, et répond :

Viens sur la rive,
Où l'onde vive
Traîne le sable d'or,
Viens au bocage,
Dans le feuillage
La brise joue encor.

On se montre en chantant ainsi les trois éléments et les couplets sont nombreux. Vous attendez quelque grande idée, point. Après avoir fait passer sous vos yeux le dernier nuage et la dernière fleur, nos chanteurs remettent lyre et violon sous le bras et s'en vont. Dans le spectacle de la nature Fénélon trouvait la preuve de l'existence de Dieu ; y trouver des rimes sonores suffit maintenant à nos versificateurs.

Je sais que ce genre est à la mode, mais à qui préfère une belle pensée, un sentiment vrai à cent belles phrases, ces tirades déplaisent autant que les interminables descriptions de Scudéry où

... *L'on se sauve à peine à travers le jardin.*»

Les fautes que je viens d'énumérer naissent en grande partie du manque de travail. C'est une espèce de gloire pour nos gens de lettres d'écrire au fil de la plume ; vous les entendez sans cesse se vanter d'avoir composé je ne sais combien de pages après telle orgie, et de ne se relire jamais. On le devinerait d'ailleurs sans leurs vantardises ; car leurs énormes bévues les étonneraient eux-mêmes s'ils revoyaient leurs manuscrits. L'un d'eux n'eût-il pas dit : « Ma femme, ma sœur et mon piano étaient les trois personnes que j'aimais le mieux au monde. » Et son intention n'était pas de faire rire !

On composerait des volumes de ces sottises dont pullulent la prose et la poésie publiées dans nos journaux. Car, je viens de le dire, la plupart de nos auteurs écrivent à la hâte, les uns par insouciance, d'autres parce que les louanges obligées qu'ils reçoivent les abusent sur leur propre mérite, d'autres encore par conviction : de ce nombre est mon ami Adrien.

Adrien est homme de talent, pres- que de génie, et souvent il étonne par la grandeur de ses conceptions ; imagination vive, jugement sûr, sentiment du beau, la nature lui a tout donné, et son esprit est orné de tout ce qui peut le rendre brillant : pourtant en lui seul il réunit tous les défauts déjà signalés ; son style est obscur, sa phrase lourde ; les pointes, le marivaudage déparent ses écrits ; il se perd en digressions saugrenues, en métaphores incompréhensibles, et, quoique puriste, il émerveille par cent fautes de français.

Je ne pouvais d'abord m'expliquer cette belle intelligence, coupable de tant d'écarts, quand un mot m'a révélé le secret des faiblesses d'Adrien : il improvise. L'inspiration, dit-il, est toute spontanée, c'est une flamme brillante, mais fugitive, qui s'évanouit bientôt ; c'est un fier torrent qui n'est beau que par sa course impétueuse à travers les rochers ; endiguez-le, et vous ne voyez plus qu'une eau morte et sans force. Celui que la muse inspire d'un saint enthousiasme, doit de suite confier au papier les pensées qui le pressent, laisser courir sa plume au gré de l'imagination et ne rien changer dans une œuvre ainsi faite sous l'influence d'un souffle divin. Qui retouche ses écrits pour les plier aux froides règles de l'école, en enlève l'âme, l'idéal, l'originalité.

Erreur profonde dont rien ne peut le désabuser. L'exemple de Dumas, de Balzac, et de cent autres écrivains célèbres est sa raison suprême contre tout argument. On ne peut expliquer autrement sa répugnance pour le précepte du maître :

« Cent fois sur le métier remettez votre ^{[ouvrage,}
Polissez-le sans cesse et le repolissez.

Dans ces deux vers où l'on veut bien voir une grande étroitesse d'idée se trouve pourtant la règle toujours suivie par les grands maîtres en tout genre, et c'est par là qu'ils ont mérité l'immortalité.

Combien ne s'abusent-ils pas ces hommes dédaigneux du travail par lequel l'esprit se corrige lui-même ! Ils ignorent toujours ces jouissances suprêmes qui émeuvent l'âme à mesure qu'elle se rapproche de l'idéal. Car on cherche l'idéal en tout. Audessus de la réalité qui s'offre à nos regards se dresse un type plus parfait, un type de beauté, d'harmonie, digne d'une intelligence faite pour les splendeurs éternelles. Cet idéal, l'improvisateur l'entrevoit un instant, en façonne à la hâte une ébauche grossière, et la livre comme un chef-d'œuvre. Il n'en est pas de même du vrai travailleur : devant son ébauche encore informe, il s'arrête, il la contemple, et la compare avec l'image qu'il avait rêvée. Les défauts lui apparaissent, et mécontent, il recommence son labeur, retranche, ajoute, adoucit ici, met en relief ailleurs telle partie trop effacée, harmonise les proportions. Et son inspiration, faible étincelle d'abord, devient un feu qui le pénètre, et le remplit d'une ardeur nouvelle. Il s'éprend d'amour pour son œuvre, cette fille de son intelligence ; il aime à lui donner la grâce, le mouvement, la beauté, la vie ; et quand son âme a réalisé pour ainsi dire l'idéal cherché, il surabonde de cet enthousiasme qui enflammait Michel-Ange s'écriant en face de son immortelle statue de *Moïse* « Parle donc, puisque tu es vivant. »

Non ! le travail ne tue pas l'inspiration, tous les grands génies en rendent le témoignage. Je ne finis pas si je voulais citer les grands personnages de tous les temps qui en ont fait l'éloge, et par leur parole et par leur exemple. On connaît la réponse du peintre grec à cet improvisateur qui lui reprochait de pâlir durant de longs mois sur ses ouvrages : « Je travaille pour l'éternité, » et les siècles ont accepté le legs d'Apelles. Enfermé dans une grotte, et demi-rasé, Démosthènes corrigeait ses écrits sans relâche, aussi, par ses veilles, arrachait-il à la nature avare des dons qu'elle lui

avait refusés d'abord, l'éloquence de la voix et du geste, et son intelligence sublime mûrissait dans le silence de la solitude, ces admirables discours acclamés par Athènes, et plus applaudis encore par la postérité. *Festina lente*, disait Horace ; et son ami Virgile, après dix années de labeurs, ne jugeait pas son poème digne de lui-même et du public, et pourtant ce poème, c'était l'*Enéide*. L'histoire littéraire moderne n'est pas moins féconde en traits de ce genre. J'ai cité tantôt Michel Ange ; plus tard Malherbe, par ses études constantes et la critique sévère à laquelle il se soumettait lui-même s'élevait au-dessus de son époque et contribuait à donner à la langue française les qualités qui l'ont rendue universelle. On connaît la manière de composer de Racine, de Boileau, de Bossuet, de tous les écrivains célèbres du grand siècle, et leur estime de ces Scudéry

Dont la fertile plume,
Peut sans peine en un mois enfanter un
[volume,

Mais dont les écrits
Ne font de chez Barbin qu'un saut chez
l'épicié.

Le bon Lafontaine polissait ses fables inimitables de la manière originale qu'on connaît. Pourtant un jour, par distraction sans doute, il s'oublie jusqu'à improviser une comédie qu'il fait jouer au théâtre. Il assiste à la première représentation, mais dès le début tout lui paraît fade, et le jeu savant des acteurs ne peut lui voiler la pauvreté de leurs rôles. Le poète ne se reconnaît plus dans ces vers absurdes, il murmure avec impatience, il s'agit à chaque nouvelle ineptie, et n'y tenant plus à la fin il se lève en s'écriant « quel est le malotru qui a fait cette méchante pièce là. » Exemple unique peut-être, dans l'histoire de la littérature, d'un auteur qui se soit jugé lui-même avec une aussi franche impartialité. Mais Lafontaine était distrait.

Je pourrais citer encore Buffon, qui recommençait jusqu'à vingt fois

la même page, et l'illustre De Mais- tre ne publiant ses Soirées de St. Pétersbourg qu'après trente années de travail. Mais je m'arrête dans cette énumération qui semblerait étrange et oiseuse dans tout autre siècle que le nôtre, tant il paraîtrait superflu de prouver par des traits le précepte que je défends.

Signalons maintenant une autre classe de lettrés, moins nombreux, il est vrai, mais qui contribuent pourtant à paralyser nos progrès littéraires, je veux parler des puristes. Le puriste est l'esclave de la grammaire, il ne jure que par Chapsal, Bescherelle ou le dictionnaire de l'Académie, et toute phrase dont il ne trouve pas le modèle parfait dans ses livres, a pour lui une forte odeur de barbarisme. A l'instar de quelques avocats dont les plaidoyers, basés sur les précédents judiciaires, ne remontent jamais à l'examen des lois générales, il est incapable d'apprécier une œuvre dans son ensemble. Les détails l'absorbent, il analyse la construction de chaque période, fait le procès de chaque adjectif, s'acharne sur les métaphores et les comparaisons, et il ne pardonne pas à Racine lui-même sa fameuse Syllepse, dans *Athalie*.

Entre le *pauvre* et vous, vous prendrez Dieu
[pour juge,
Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce
[fin,
Comme *eux* vous fûtes *pauvre* et comme *eux*
[orphelin.

Autre le puriste est souvent pauvre écrivain, car il ne s'occupe que d'être grammatical, et pourvu que Chapsal ne le condamne point, il s'estime supérieur à Bossuet. Voici un échantillon de son style ; je le prends dans une lettre que j'ai reçue récemment : " Les renseignements que tu désires que je prenne sur l'affaire à laquelle s'intéresse l'ami dont tu m'as parlé dans ta lettre qui ne m'est parvenue qu'hier, vu que j'étais absent pour une visite que je devais à mon oncle qui est bien malade, m'ont paru d'une nature trop

sérieuse pour que je me risquasse à les demander à M. *** dont tu sais que le caractère est si bourru qu'il est difficile de l'aborder." Comme vous le voyez, la syntaxe est observée sans grand profit pour le style. On peut appliquer à cette espèce les remarques suivantes de Rollin : " Il s'en faut beaucoup que nous apportions le même soin pour nous perfectionner dans la langue française. Il y a peu de personnes qui la sachent par principes. On croit que l'usage seul suffit pour s'y rendre habile, il est rare qu'on s'applique à en approfondir le génie, et à en étudier toutes les délicatesses. Souvent on ignore jusqu'aux règles les plus communes, ce qui paraît quelquefois dans les lettres mêmes des plus habiles gens."

(Rollin.—*Traité des Etudes*, Vol. 1er, p. 225.)

Quelquefois, mais plus rarement, le puriste est un auteur correct, mais observateur trop rigide des règles de la rhétorique, et qui tombe dans l'excès signalé par Rollin dans le *Traité des Etudes*. Rollin expose sur cette matière la doctrine de Quintilien.

" Il fait remarquer ailleurs qu'un style trop étudié et trop recherché est la marque d'un petit génie. Il veut qu'un orateur, surtout quand il traite des matières graves et sérieuses, soit moins attentif aux mots et à l'arrangement qu'aux choses et aux pensées. Quand vous voyez un discours travaillé et poli avec tant de soin et d'inquiétude, vous pouvez conclure, dit-il, qu'il part d'un esprit médiocre et occupé de petites choses. Un écrivain qui a l'esprit grand et élevé ne s'arrête point à de telles minuties. Il pense et parle avec plus de noblesse et de grandeur, et on voit dans tout ce qu'il dit un certain air aisé et naturel qui marque un homme riche de son propre fonds et qui ne cherche point à le paraître. Ensuite il compare cette sorte d'éloquence fleurie et fardée à des jeunes gens bien frisés et pondrés, et qui posent toujours devant le miroir et la toilette. On ne peut

rien attendre de grand et de solide de même des orateurs. Le discours est comme le visage de l'esprit. S'il est peigné, ajusté, fardé, c'est qu'il y a quelque chose de gâté dans l'esprit, et qu'il n'est pas sain."

Il me reste à parler d'une des causes principales de notre décadence littéraire, qui est la haine des classiques et l'oubli dans lequel on cherche à les reléguer, pour proposer désormais à l'étude de la jeunesse les œuvres de nos contemporains. On insinue partout qu'il serait temps de retrancher dans les maisons d'éducation une partie de ces vieux maîtres, restes immortels du savoir et du génie des autres âges, Homère, Horace et les classiques du grand siècle.

On admet sans doute que la lecture de leurs ouvrages n'est pas sans profit, et que, pour être nés avant 1789, ils ont fait preuve d'assez grandes qualités, mais leur domination dans nos collèges est, semble-t-on dire, une injure aux gloires de notre temps. Depuis Chateaubriand, Lamartine et Byron, continue l'ennemi des anciens, une ère nouvelle a commencé pour les lettres, les règles antiques sont disparues sans retour pour faire place à l'école nouvelle, à l'école de la liberté absolue, et la jeunesse ne doit pas puiser à des sources condamnées ; mais qu'elle s'inspire dorénavant d'auteurs dont le style s'est affranchi des vieilles lois, inutiles dans notre siècle de progrès.

Je ne prétends pas soutenir une thèse ici sur cette grave question, l'espace et le temps me manquent, mais il me sera permis sans doute de faire quelques remarques à l'encontre des anti-classiques.

Quiconque étudie la sagesse des nations primitives ou modernes retrouve partout les mêmes vérités, les mêmes idées générales ; en examinant les manifestations diverses de l'intelligence humaine, il s'aperçoit bien vite que l'homme a été à peu près le même à toutes les époques. Mais les mœurs, les principes

dominants, les tendances communes d'un siècle exercent une influence prépondérante sur les belles-lettres comme sur les beaux arts et leur impriment un cachet distinctif, si bien qu'on a pu dire : La littérature est l'expression de la société. L'amour de la loi, le respect de l'autorité prévalent-ils chez un peuple avec les bons principes, cet amour, ce respect se traduisent dans le domaine de l'esprit par des œuvres conformes aux règles éternelles de la raison, et sous ce joug salutaire la pensée revêt une grandeur et une dignité incomparable ; c'est ce qu'on a vu dans les siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis Quatorze. Lorsque au contraire, la licence, le relâchement des mœurs, la haine de la loi et de tout frein règnent dans les populations, l'influence de cet état de choses se fait aussitôt sentir dans la littérature qui devient hardie, novatrice, désordonnée ; le goût se corrompt, le caprice succède à la règle, l'imagination rejette le joug du bon sens, et les doctrines les plus absurdes triomphent si quelque grand homme leur prête l'éclat de son nom. Ainsi quand commence la décadence romaine un Sénèque peut s'illustrer, ainsi dans notre siècle, au milieu du débordement général, un Victor Hugo a pu devenir le chef d'une école, et y faire prévaloir les plus monstrueuses idées.

Mais je me sens saisi de crainte, Mesdames et Messieurs, après cette irrévérentieuse appréciation de l'idole romantique, et j'entends déjà crier au sacrilège. Ah ! que ne m'est-il permis d'appeler Racine ou Boileau à mon secours, ou plutôt, que ne puis-je, à l'aide d'un devin Tirésias, évoquer l'ombre d'un anti-classique, que ne puis-je ramener sur la terre l'âme de ce fameux Perrault qui combattait Homère, Virgile, Horace, au profit de Scudéry, St. Amand, et Chapelain ! Je lui exposerais d'abord les doctrines du jour, et je lui ferais lire ensuite les œuvres des poètes et des romanciers français, sans même lui en indiquer les néologismes, les

basses trivialités, les barbarismes, l'ridicule pathos ; je me contenterais de lui dire que notre école est l'écho de la sienne et qu'elle combat avec les mêmes armes sous le même drapeau.

Que ne serait pas son étonnement et son dédain ! « Quoi ! dirait-il, ce sont de telles rapsodies qu'on veut substituer à tant de chefs-d'œuvre immortels ? Quoi ! l'on se vante même de l'emporter sur tous les âges passés. Eh ! quels sont vos titres ? quelles lois supérieures avez-vous apportées ? quels monuments impérissables avez-vous élevés ? Vous n'êtes que des imitateurs. Avant Hugo, avant Eugène Sue, déjà Ronsard avait voulu modifier notre langue en y adaptant des formes nouvelles, en l'enrichissant de mots étrangers ; et peut-être était-il aussi glorieux de faire des emprunts au noble idiome de Démosthènes que d'introduire le vil argot de la Cour des Miracles. Avant Gauthier, Quinet, Cherbuliez, déjà Voiture, Scudéry et Balzac, connaissaient le style ampoulé et l'art d'arrondir des périodes creuses ; avant eux l'on savait écrire, sous le vain prétexte de faire de l'esprit, des descriptions prétentieuses et maniérées, entremêlées de pointes insipides. Mais les *précieux* avaient au moins ce cachet de politesse et de bon ton qui seul pouvait leur valoir les sourires d'Arthénice et les éloges de l'Hotel Rambouillet ; tandis qu'aujourd'hui, vos muses sont de bas étage et vos inspirations naissent auprès de la chanteuse des rues ou de la lorette des faubourgs. Un Artamène, un Alexandre étaient nos héros, mais vous ne savez célébrer que Quasimodo, la Goualeuse ou le Chourineur.

Certes lorsque, dans mes *Parallèles*, je soutenais la grande querelle des anciens et modernes, j'errais ; mais autour de nous il y avait tant de grandeur, tant d'hommes illustres qu'il me semblait superflu de chercher des modèles ailleurs. Si l'expérience ne m'avait découvert

toute ma folie, le spectacle de vos petitesesses achèverait de me désabuser. Vous avez du reste prononcé sur mon époque des jugements que l'on rappellera plus tard contre vous; ces milliers d'auteurs qui encombraient nos ruelles et nos antichambres, sont condamnés par vous-mêmes à l'éternel oubli qui vous attends, et seuls, les maîtres de l'art et du goût partagent l'immortalité avec Homère, Virgile, Horace, leurs modèles. Comme moi vous échouerez dans votre querelle, car la gloire de ces hommes repose sur des bases que vous ne pouvez ébranler. Adieu ! je fuis loin de vous, pour me réconcilier avec Boileau, de bouche et de cœur cette fois."

Voilà le langage que tiendrait l'auteur de *PEAU D'ÂNE*, et voilà, je le crains, l'arrêt que rendra contre nous la postérité.

Je pourrais citer encore bien des ridicules, si je ne craignais de vous rappeler d'ennuyeux souvenirs, mais je termine ici ma conférence. Dans les portraits que je viens de faire passer sous vos yeux, peut-être croirez-vous reconnaître des personnages réels : on admet rarement l'idéal et l'abstrait. Cependant mon but n'a pas été de censurer tel ou tel écrivain, mais de peindre sous une forme saisissante les défauts de notre littérature

Tout écrivain, fût-il un génie, est sujet, comme l'homme juste, à pécher sept fois par jour. Dans *Molière* et *Boileau*, ces critiques impitoyables, on trouve des endroits répréhensibles, et le cours de littérature nous fait voir à chaque page que les grands maîtres ne sont pas toujours parfaits. Ma critique s'étend d'ailleurs aux littérateurs de *Montréal* et d'*Ottawa*, comme à ceux de *Québec*, et leurs œuvres m'ont fourni plus d'un trait.

Le public a récusé jusqu'à ce jour toutes les critiques, en ne voulant y voir que la louange hyperbolique de l'ami, ou la rancune de l'homme de lettres sifflé qui se venge par des libelles. D'autres écrits doivent être, en dépit de leur titre, rangés parmi les biographies, car ils se contentent de raconter quel prodige l'auteur fut dans son enfance, et peignent plutôt son œil, son maintien, sa taille et sa figure que la forme et le fond de ses chefs-d'œuvre.

J'ai voulu tenter le vrai genre critique et ne considérer les ouvrages qu'au point de vue de l'art. La tâche est peut-être trop grande pour mes forces, mais je serais heureux de n'être qu'un précurseur, pourvu qu'un véritable homme de lettres continuât mon œuvre en me faisant oublier.

